Jean Witt

À l'écoute de ton visage

L'ultime accompagnement d'une malade d'Alzheimer

Littérature ouverte

DESCLÉE DE BROUWER

À l’écoute de ton visage

Tous droits de traduction, d’adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-06745-2
ISBN epub : 978-2-220-07990-5

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Hospitalisation de Janine et début d'une nouvelle étape

Fin 2006- début 2007 marque le début d'une nouvelle étape de notre *Toi et moi… et Alzheimer*.

Dimanche 31 décembre 2006.
Ma Janine, ma douleur,

Je suis ce soir comme il y a douze ans, seul. Au soir de la Saint-Sylvestre 1994, alors que tu étais déjà couchée, tu m'as signifié que je devais quitter notre chambre, me souhaitant une bonne soirée.

Je t'ai embrassée et suis descendu m'installer pour la nuit au salon, en compagnie de mon journal. Je me suis mis à écrire pour *transformer mon chagrin en mots, ma douleur en contemplation et ce qui était, en prière*[1]. Ce soir, je suis de nouveau seul, non pas au salon, mais à la cuisine où j'ai fait un bon feu dans le poêle alsacien. Et toi, tu es dans ta chambre en médical 6, à l'hôpital civil de Haguenau. Je peux reprendre mot à mot ce que j'ai écrit alors : *J'écris, ma chérie, pour transformer mon chagrin en mots*…

Ce matin j'ai pleuré quand je t'ai vue dans une des salles d'examen, aux urgences, où tu avais été admise ce matin à 9 heures. On t'avait posé des perfusions, ton regard était dans le vague, tu respirais, la bouche ouverte. Mais ta respiration était déjà moins haletante que la nuit précédente.

Quand je me suis couché hier soir à minuit, tu étais brûlante de fièvre, le souffle court. Le médecin de garde, à qui j'ai

téléphoné à 3 heures du matin, m'a toutefois rassuré, disant qu'il était normal qu'une infection urinaire entraîne les symptômes que je lui avais décrits. Cette infection a été causée par la pose d'une sonde urinaire avant-hier, à la suite du globe urinaire que tu avais contracté, provoquant d'ailleurs un impressionnant malaise.

Après les urgences de ce matin, tu as été admise l'après-midi dans une chambre qui s'était libérée. Tu donnais déjà meilleure impression dans un vrai lit, même médicalisé. Les infirmières ont volontiers accepté que je vienne te donner à manger aux repas du soir et de midi, leur temps pour donner à manger aux malades étant compté. Pour toi, il faut environ une heure pour chaque repas. Mais ce soir tu as mangé très peu.

Ce soir donc, dans notre cuisine, je t'entends encore me dire « passe une bonne soirée ». Puisque tu me le dis, il en sera ainsi. Mais tout à l'heure, en allant me coucher seul, j'aurai quand même le cœur serré. Tu me manques, et je vois combien je suis heureux avec toi, même atteinte de la maladie d'Alzheimer.

2 janvier 2007.

La fièvre est tombée et tu as retrouvé ton visage lisse. Pourras-tu encore faire, en sortant de l'hôpital, ne serait-ce que quelques pas avec mon aide ? Tu es bien entourée par le personnel soignant, et les examens, en l'occurrence une échographie, se poursuivent. Les enfants, ceux qui habitent Strasbourg, t'ont rendu visite. Les as-tu seulement reconnus ? Toujours est-il que tu semblais sensible à leur présence.

Tant que tu es à l'hôpital, j'écris à la cuisine, lieu le plus chaleureux de la maison en ton absence.

4 janvier 2007.

Tu vas mieux. En arrivant, je t'ai trouvée assise dans un fauteuil. Je n'ai pas dû insister pour que tu manges. Tu m'as même donné un baiser. Il est vrai que je t'en ai donné plusieurs, te caressant la joue. Tu comprends ce langage de tendresse.

Ce que tu ressens, il faut le lire sur ton visage, apaisé et lisse ou tendu et fripé. Quand tu t'entends appelée par ton nom, ton visage s'illumine. Tu sais encore que tu es Janine. Sais-tu encore, dans quel coin caché de ton âme, que tu es *ma* Janine ? Même si tu ne le sais pas, moi je le sais. *Je t'aime, tu sais tout*, m'as-tu déclaré quand nous nous sommes rencontrés, comme si par avance tu m'avais délégué tout le savoir de notre amour.

À 17 h 30, on allait de nouveau te poser une sonde urinaire, car tu n'avais pas fait pipi depuis le matin. L'interne craignait la formation d'un nouveau globe urinaire. Il t'a laissé un sursis d'une heure. Puis, quand l'aide-soignante a enlevé ta couche, ce fut le soulagement : pas besoin de sonde urinaire.

Après avoir été confrontés à la dégradation de ton esprit, nous voici confrontés au dysfonctionnement de ton corps. Mais j'aime la vulnérabilité de ton corps, comme j'aime ton *cœur qui tremble*[2], l'un et l'autre, c'est toi. Nous prenons soin et de ton esprit et de ton corps, dont jamais ton visage ne se dégrade.

Dimanche 7 janvier 2007.

Cela n'a duré qu'un instant, mais un instant d'éternité. Soudain, tu as posé ton regard sur le mien, un regard furtif mais parfaitement clair. Comme si la porte de ton âme s'était entr'ouverte. Comme ton premier regard qui me disait : « Je t'aime ! » Ce n'est pas parce que tu ne peux plus me dire ton

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. Janine et moi avions acheté, en 1971, l’ancien presbytère de Weitbruch.

Parle-moi. Fais-moi entendre ta voix

Bien qu'à partir de 2006 elle fût incapable de la formuler encore, sa demande récurrente subsistait : « Parle-moi. » Mais comment parler à quelqu'un qui ne sait plus répondre ? En aurais-je été réduit à un monologue ? Non, car Janine me répondait essentiellement par son visage.

Et de quoi lui parler au juste ? Peu avant sa maladie, au cours de ce que nous avons appelé nos *matinées d'écriture*[1], Janine me dit qu'aux enfants, on parle la vie : « Ah, te voilà réveillé ! Tu souris. » C'est ainsi qu'à Janine, devenue comme une enfant, nous avons *parlé la vie.*

Les malades d'Alzheimer, ayant perdu leur *mémoire immédiate*, on peut durant les premières années se baser sur leur *mémoire ancienne* pour leur rappeler de bons souvenirs, leur raconter leur histoire. Il n'était pas rare que Janine me réponde :

Tu as bien retenu.
Tu m'as fait faire un long voyage.
Tu vois, je n'étais pas nulle.

Mais quand la mémoire ancienne à son tour est perdue, cela ne fonctionne plus. Janine ayant perdu ses souvenirs était en quelque sorte comme un tout petit enfant qui n'a pas encore de souvenirs, du moins de souvenirs conscients. Janine vivant sur la *rive du présent*, il fallait que nous lui parlions au présent. Toutefois, jusqu'en 2009, Janine répondait encore par un ou deux mots.

5 décembre 2007.
Notre rituel du coucher n’a pas changé. Le voici :

– Bonne nuit, Janine.
Je dors près de toi.
Je ne t’oublie pas.
– Non, non.
– Je pense à toi.
– Ah ! (avec un beau sourire).
– Je te donne un baiser pour dormir.

Tu tends ta bouche vers la mienne.

10 juillet 2009.
Rappelle-toi nos causeries du soir. Elles se terminaient souvent par ta remarque :

– C’est dommage que ça s’arrête.
Donne-moi un baiser.

Que sont devenues nos causeries du soir ? Serais-je maintenant seul à parler ? Mais ton visage écoute et attend un baiser. Voici ce que je te raconte :

Tu vas pouvoir dormir.
Je serai avec toi.

Ton visage s’éclaire.

Tu es belle, ma chérie, tu as de beaux yeux.

Ce compliment ne te laisse apparemment pas insensible.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une carte retrouvée

À la mi-décembre 2009, en rangeant des documents, j'ai retrouvé, comme remontée du fond du puits, une carte que Janine m'avait envoyée, le 20 mars 1974, des Trois-Épis dans les Vosges où elle faisait une cure. La carte reproduit une aquarelle de Hans Hartung (1954). Sur un fond gris-noir, un trait bleu marine comme une grande virgule, en dessous de laquelle, un petit carré blanc ajourant la toile sombre. Voici ce que Janine m'a écrit :

Mardi, le… je ne sais plus
Mon amour, mon Jean,
Regarde cette carte, l'obscurité où demeure toutefois le tracé de la route que je veux faire avec toi, et la lumière qui attend, qui demeure comme elle est entre nous.
Je t'aime. Garde-moi.
Ta Janine.

Puis elle a ajouté au bas de la carte, d'une écriture plus vive et plus grande, probablement après un appel de ma part, où je lui aurais parlé du printemps :

Ma joie d'être à toi est comme celle du printemps qui vient.
Je t'aime encore plus.
Ta femme.
Le 20 mars.

Quand j'ai eu cette carte entre les mains, je l'ai immédiatement relue en lien avec la maladie d'Alzheimer de Janine.

Mardi le… je ne sais plus. Oui, la maladie d'Alzheimer fait qu'on ne sait plus.

« L'obscurité… » Comme si par avance elle avait parlé de l'obscurité d'Alzheimer, qui allait la couvrir.

… où demeure toutefois le tracé de la route que je veux faire avec toi. Oui, étonnant tracé de la route qu'Alzheimer nous a fait faire, et qui n'aura pas été sans issue. Comme l'a écrit Alain Noël, l'éditeur, en quatrième de couverture de *La Plume du silence*, « ce livre n'est pas un témoignage de plus sur Alzheimer, mais le récit poignant d'une traversée, à deux, de la maladie, qui s'est transcendée en un chemin vers Dieu ».

Voici donc le tracé inattendu de la route que j'ai parcourue avec Janine, malgré l'obscurité d'Alzheimer. Car justement, il y avait :

… la lumière qui attend, qui demeure, comme elle est entre nous.

Pendant toute la durée de sa maladie, une mystérieuse lumière attendait au fond de Janine de pouvoir affleurer son visage. Ces épiphanies de lumière demeuraient jusqu'à la fin, même si alors elles commençaient à s'espacer. Cette lumière *demeurait entre nous* comme la lumière de l'amour.

Je t'aime. Oui, jusqu'à la fin, son visage me le disait.

Garde-moi… Mot si souvent entendu durant la maladie de Janine, et déjà formulé vingt ans avant. *Garde-moi*, résumé de l'accompagnement. Ne pas abandonner et prendre soin comme de quelque chose de précieux. Quoi de plus précieux que notre

amour ?

« Ma joie d'être à toi… » Comme la joie de la bien-aimée du Cantique des cantiques, joie d'un printemps plein de promesses :

Viens, mon bien-aimé
Allons aux champs.
…
Nous verrons si la vigne bourgeonne,
Si ses pampres fleurissent
Si les grenadiers sont en fleur[1].

La joie de Janine n'aura d'égale que sa douleur de croire m'avoir perdu.

8 mai 1996 :

Je voudrais rejoindre Jean,
Mais je ne sais pas si j'y arrive.
Jean ! Jean !
Où il est ?
Il n'y a personne !
Il n'est pas perdu ?
J'ai mal, mal, mal.
Je voudrais l'avoir ici dans la maison.
Demandez-lui.
Dites-moi ce qui se passe, puisque c'est
Terrible quand on ne sait pas.
Je mourrais s'il lui arrivait quelque chose[2].

« Je t'aime encore plus. Ta femme… »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un visage rayonnant

Une photographie de Janine, prise en août 2009, m'a fait dire :

Ton sourire éclaire mes pages d'écritures.
J'écris à la lumière de ton visage.

J'ai envoyé cette photographie à des ami(e)s. Voici quelques réponses :

La photo de Janine que vous avez m'envoyée me semble exprimer surtout l'étonnement, et elle me fait penser à ces quelques vers de Baudelaire, que je cite de mémoire :
« Elle a les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit » (Marie M., maman de A.).

Quant à mon amie allemande, Mechthild F., dont j'ai fait la connaissance grâce à l'édition allemande de mon livre : *Feder der Stille*, elle m'a écrit :

Merci pour cette nouvelle image rayonnante (Strahlenbild) *de Janine. Je l'ai posée sur le piano de telle sorte que son sourire soit aussi pour nous. De ce visage émanent paix et bénédiction. Cela me rappelle comment nos deux fils, encore bébés, rayonnaient lorsqu'ils voyaient mon visage au-dessus de leur berceau ou de leur landau. Ou encore, ayant bu tout leur saoul à ma poitrine, ils levaient les yeux vers moi, rassasiés et bienheureux* (satt und selig). *Oui, il y a beaucoup de cela dans*

le visage de Janine sur cette photo.

En contrepoint du visage rayonnant de Janine, une autre correspondante allemande m'a écrit qu'elle rendait régulièrement visite à une amie admise en institution et qui est, depuis des années, comme une morte vivante.

Ne reconnaissant plus personne, elle est assise là, sans mot dire et le regard vide (wortlos und blicklos). *C'était une femme active ayant exercé de hautes responsabilités. L'évolution de sa maladie était lente, quand mourut son unique proche, son mari. Elle a alors, pour ainsi dire, perdu son visage, ne reconnaissant plus personne.*

Oui, je pense que votre façon aimante de vous occuper de votre femme influence positivement sa maladie.

Certes, en 2009, au bout de quinze années de maladie, Janine pouvait aussi avoir l'air absent. Mais presque chaque fois que je me penchais sur elle, dans son fauteuil ou son lit, pour lui parler – et je n'étais pas le seul à le faire – son visage rayonnait.

Du visage rayonnant de Janine émanent *paix et bénédiction* dit Mechthild. Ce qui renvoie à la magnifique formule de bénédiction dans la Bible :

Que Dieu te bénisse et te garde !
Que Dieu fasse pour toi rayonner son visage et te fasse grâce !
Que Dieu te découvre sa face et t'apporte la paix[1].

Comment ne pas voir le visage de Dieu rayonner dans celui

de Janine ?

---

1. Livre des Nombres 6,24-26.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Par l'écriture je la pétris
En un pain entier.

Des *bijoux de visages*, comme celui de Janine, qui s'inscrit donc dans une sorte de communion de visages. Des *bijoux de visages*, comme celui du père de Christian Bobin, dont il dit : « Il a dans les yeux une lumière qui ne doit rien à la maladie et qu'il faudrait un ange pour déchiffrer[3]. »

Le poète n'ignore pas la réalité, qu'il décrit crûment, sans *idéaliser* :

Mon père a séjourné un an dans une de ces maisons dignes de figurer au patrimoine de l'inhumanité… J'ai vu les âmes défigurées, l'affreuse plaie de la résignation. J'ai entendu le silence surtout, un tocsin de silence. Ce que j'ai vu était sublime, banal et terrible. Les visages clos, les paroles, absentes (…). Et pourtant : chacun de ces vieillards est immense et ne le sait pas, et se moquerait si on le lui disait. Il faudrait que quelqu'un aille les chercher un par un, et les sorte de leur torpeur qu'ils prennent pour une fatalité, un ordre venu d'en haut[4].

Il est bien vrai que la maladie d'Alzheimer a quelque chose de fatal en raison de l'inexorable processus de pertes qu'elle cause chez la personne qui en est atteinte. « Toutefois, comme me l'a écrit Anne Mounic, nous exerçons face à la fatalité notre parole réparatrice, en sachant bien… » Exercer cette *parole réparatrice*, peut-être est-ce cela *idéaliser ?* Mais comment accompagner une personne atteinte de la maladie d'Alzheimer sans justement *idéaliser, en sachant bien…* ? Tel aura été mon accompagnement de Janine, pendant dix-huit ans, jusqu'à la fin.

Madame F., qui m'a interpellé à l'issue de ma conférence, était accompagnée de Marinette J., amie commune. Voici ce qu'elle m'a écrit peu de temps après la mort de Monsieur F. :

Madame F. a été malheureuse, jusqu'au bout, de n'avoir pas pu garder son mari à la maison pour le soigner, pour qu'il reste dans son domaine, les livres qui ont rempli sa vie. C'était impossible : il ne dormait pas la nuit ; incontinent, il ne gardait pas ses protections ; il pouvait se montrer violent quand il ne comprenait pas ce qu'elle lui demandait. C'est vraiment la mort dans l'âme, après avoir fait venir le SAMU à deux reprises la nuit, sur les conseils de son médecin, de la famille et d'amis, qu'elle s'est résolue à le confier à l'hôpital (à Haguenau).

À l'hôpital, elle s'est rendue tous les jours, malgré sa vue déficiente et ses difficultés à se déplacer, pour donner à son mari le repas de midi, qu'elle complétait par des douceurs confectionnées à la maison et qu'elle savait qu'il aimait : pudding, compote, tartes ou gâteaux faciles à avaler.

Bien souvent, elle est revenue triste de l'hôpital quand son mari avait l'air de lui reprocher de l'avoir placé en long séjour – c'est du moins ce qu'elle pensait. Mais parfois aussi elle était tout heureuse qu'il ait souri à l'infirmière qui s'occupait de lui, ou à ses petits-enfants venus lui rendre visite.

Portant avec un grand courage sa douleur, elle a à sa manière « idéalisé », en accompagnant son mari jusqu'au bout, en lui parlant, en ayant pour lui des gestes tendres, même dans cette anonyme chambre d'hôpital, en se réjouissant quand son visage s'allumait d'un sourire, même s'il ne lui était pas destiné.

Jusqu'au bout donc, le mari de madame F. est resté pour elle

la personne aimée, *l'être aimé.*

Et si *idéaliser* revenait tout simplement à voir le malade comme une personne ?

---

1. C. BOBIN, *L'Homme-joie*, L'iconoclaste, Paris, 2012, p. 137.
2. J. WITT, *op. cit.*, p. 37.
3. *La Présence pure*, éditions Le temps qu'il fait, Cognac, 1999, p. 66.
4. *L'Homme-joie*, p. 135 et p. 136.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jusqu'à la fin, quelque chose a *passé* entre Janine et moi qui était de l'ordre de l'émotion et de l'âme. Malgré la défaillance et l'altération de son esprit, son âme n'a cessé de *résonner.* Cette résonance, je l'ai vue, souvent, affleurer son visage. Jusqu'à la fin, je l'ai *regardée comme une personne,* inconditionnellement, malgré la misère de la chair. Je n'ai cessé de voir sa beauté, même en l'absence de sourire. Je n'ai cessé de lui écrire, l'appelant *ma Janine, mon amour, mon étrangère bien-aimée, ma chérie…* Bref, un Je s'adressant à un Tu.

Comment aurais-je pu alors, comme dans le film *Die Auslöschung*, donner à ma *mésange* une becquée empoisonnée ?

---

1. *Märkische allgemeine Zeitung*, le 8 mai 2013.

2. Résumé d'un article de MK. JOHNSON, JK. KIM et G. RISSE dans *Journal of Experimental Psychology : Learning, Memory and Cognition*, 1985 ; 11 : 22-36.

3. F. CHENG, *Cinq méditations sur la mort / autrement dit sur la vie*, Albin Michel, 2013, p. 72.

Dans l’ordinaire des jours

Dimanche 20 mars 2011.

Je me remets d’une bronchite qui s’est déclarée jeudi dernier. Marc (le médecin) m’a prescrit un antibiotique à prendre pendant huit jours. Audrey, l’infirmière, m’a donné trois masques à utiliser aux moments où je m’approcherais de toi, en particulier pour les repas, l’aide aux toilettes et le soir quand je fais pour toi les derniers gestes de soins et de tendresse, à l’exception, momentanément, des baisers… Je ne t’ai heureusement pas contaminée.

Nous avons en ce moment un beau temps de printemps, mais avec un vent de mars, du nord-est, dont je ne m’étais pas assez méfié, il y a une dizaine de jours, en travaillant dans le jardin. Comme chaque année, les primevères multicolores tapissent l’herbe de notre jardin. Et voici les jonquilles, et les violettes en très grand nombre. Dans le village fleurissent des forsythias. Rappelle-toi, c’était au début de ta maladie, nous nous promenions beaucoup. Au mois de mars, justement, tu t’es arrêtée devant un de ces forsythias, il était grand, et tu as dit : « Il est beau sans nous !… » Mais peut-il y avoir de la beauté sans quelqu’un qui regarde ?

Mercredi 20 avril 2011.

Il y a un mois que je ne t’ai pas écrit. Pourtant je n’ai cessé de te parler et de parler de toi, tout particulièrement dans mes lettres à nos *amis de la onzième heure.* Ce sont tous ces ami(e)s, une bonne douzaine, dont j’ai fait la connaissance après la sortie de *La Plume du silence* et qui nous sont devenu(e)s aussi proches (aussi chers) que nos ami(e)s de la première heure. Je te

dis cela, évidemment, en lien avec la parabole des *ouvriers de la onzième heure*, dans laquelle ceux qui n'ont travaillé qu'à partir de la onzième et dernière heure ont été payés autant (aussi *chers*) que ceux qui ont travaillé dès la première heure[1].

Nous avons un temps magnifique. Soleil et 25 degrés l'après-midi. Les pommiers ont défleuri. Fleurit encore le cognassier. J'ai commencé à tondre il y a quinze jours. Le bouquet de lilas dans le couloir exhale son parfum. Je me souviens, Janine, tu aimais le jardin. Tu t'en occupais si bien. Maintenant tu t'occupes, à ton insu, du jardin de mon âme. Je t'ai appelée la *puisatière de mon âme*. Tu en es aussi la *jardinière*.

Jeudi 12 mai 2011.

J'ai cueilli les premières fraises du jardin. Je les ai lavées, équeutées, coupées et mises au congélateur. Fromage blanc – que je fais moi-même avec du lait de la ferme – sucre et fraises, le tout mixé, cela fait un délicieux dessert. Ça glisse sur la langue. Pour toi, des becquées faciles à avaler.

J'entends gazouiller les petites mésanges. Bientôt, elles s'envoleront.

Lundi et mardi, nous avons de nouveau pu te sortir dans le jardin pour la première fois depuis le mois de septembre dernier. Pas tout l'après-midi, mais environ deux heures, y compris le déjeuner, car le fauteuil-coquille est quand même moins confortable que ton lit médicalisé avec son matelas à air dynamique.

Après la cinquième antibiothérapie (d'une durée de six semaines, celle-là) depuis le mois de septembre dernier, nous avons d'un commun accord entre moi-même, les infirmières et, bien sûr, le médecin, arrêté les antibiotiques, sans même faire un nouvel examen cytobactériologique des urines (ECBU). Tu n'as

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

délivrance, paix profonde.

J'ai sans cesse espéré le miracle… qui est venu si différent, si inattendu, si miraculeux. Je vais essayer de vivre enfin. Déjà mon dos, mes bras, mes muscles sont libérés d'une tension insupportable.

Le 7 janvier 1969.

Mon si cher R., Il est presque dix-neuf heures. Je suis dans la salle à manger de l'hôtel en Forêt-Noire, où j'ai décidé de venir me refaire pendant quelques jours. (…).

Je vis au jour le jour plus que jamais. Mais ce que je sais sûrement, c'est que je ferai ce pourquoi je me sens faite et non pas ce que les autres attendent de moi. Voilà ma libération. Je serai ce que je dois être. Je mesure ce que j'écris, car je sais ce qu'il en coûte.

Je me rends compte de l'incroyable de ce qui m'arrive, R., si vite. Vous m'avez connue mariée, tenant à bout de bras, si fatiguée souvent, ce foyer que je voulais à tout prix faire vivre. Et voilà qu'en six mois tout éclate… Les vieux rêves ont la vie dure (…).

R., je ne regrette rien. Tout se transforme, prend un sens, inattendu quelquefois. Je suis heureuse d'avoir 45 ans et de savoir le prix des choses.

Je sais ce que je possède.

Je sais tellement ce que Jean me donnerait dans une vie d'époux. Le savoir est déjà tellement…

Samedi 20 août 2011.

Ma chérie,

Ces lettres écrites en 1968 et 1969 dormaient dans cette boîte comme au fond d'un puits, d'où je les ai tirées de leur sommeil. Je lis ce que tu as écrit, en pensant au quatrième

mouvement du Quatuor à cordes en fa majeur de Beethoven, que nous avons si souvent écouté, et qu'il intitule : *Der schwer entfasste Entschluss* (*La difficile prise de décision*). Il a donné les indications suivantes : *Grave : Muss es sein ?* (*Faut-il que ce soit ?*), *Allegro : Es muss sein* (*Cela doit être*). Le passage du *grave* à l'*allegro* est comme chez toi celui de l'angoisse à la délivrance. Comme il est léger cet *allegro*, quand l'âme, la décision enfin prise, est délivrée d'un poids insupportable ! Sache, ma chérie, que pour moi, quitter l'ordre des dominicains relevait aussi d'un *schwer entfasster Entschluss*. Cependant, ce que j'ai reçu de l'ordre des dominicains m'a paradoxalement permis de vivre ta maladie *comme une vocation*, selon les mots de Marie M. Elle a dit exactement : « Je suis impressionnée par la façon dont vous vivez la maladie de Janine comme une vocation. »

Tu n'aurais pas pu me faire un plus beau cadeau pour le quarantième anniversaire de notre mariage que la réouverture de ces lettres. « Je sais tellement ce que je possède. Je sais tellement ce que Jean me donnerait dans une vie d'époux. Le savoir est déjà tellement. »

Moi aussi, « je sais ce que je possède ». Tu n'as jamais été autant à moi que depuis que je t'ai perdue. T'ai-je donné ce que tu attendais de moi *dans une vie d'époux* ? Toi, tu m'as donné « toi » : *Je te donne « moi »*, m'as-tu dit le jour où je t'ai fait remarquer que tu n'avais rien dans les mains que tu me tendais[4]. Aujourd'hui, absolument pauvre, tu continues à me donner ce que tu as de plus précieux : toi. Tu es mon trésor caché dans le champ de la maladie d'Alzheimer.

---

1. *Ibid*., p. 24.

2. Fils de Janine, qui est parti en Israël, où il s'est marié.

3. Le Moulin de champagne.
4. *Ibid*., p. 129.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans le rayonnement de ton silence

Lundi 13 février 2012.

La vague de froid qui a duré deux semaines va prendre fin. Pour demain, la météo nous annonce de la neige.

Ton silence est comme le silence de la neige.
Ton silence est comme celui du puits.
Tu me parles comme la neige.
Tu me parles comme l’eau au fond du puits.

Je suis à l’écoute de ton visage.
Nous nous rencontrons
Dans le silence
De nos puits.

Je vis
Dans le rayonnement
De ton silence.

Deux jours à Paris

Lundi 12 mars 2012.
Émotion.

Anne Mounic m'a envoyé ce courriel au lendemain de ma prise de parole, au cours de « l'après-midi poétique », devant les membres de l'Association des amis de l'œuvre de Claude Vigée : « Je vous remercie vivement de votre belle intervention, qui en a ému plus d'un dans l'assistance. » Mon émotion était grande aussi et j'ai dû reprendre mon souffle pour prononcer les dernières phrases : « Aujourd'hui, le sourire de Janine, même seulement esquissé, est l'épiphanie de son être. Il a encore la clarté d'une étoile qui nous guide vers elle. Et même si son sourire s'éteint, Janine s'appelle Janine, jusque dans son silence. » Comme j'aimerais te lire ce que j'ai dit.

Exposition de Matisse.

Comme l'année dernière, j'ai été hébergé par Marie-Hélène et Jacques, chez qui je suis arrivé le 9 mars, la veille de mon intervention. J'en ai profité pour aller visiter, avec Jacques, l'exposition *Matisse, Paires et séries* au Centre Pompidou. J'ai regardé le beau tableau *Intérieur au violon*, avec ses persiennes entrouvertes laissant filtrer la lumière, en résonance à : *Si tu me voyais de l'intérieur.* Dans cet intérieur clair-obscur, mais où la lumière l'emporte, un violon : symbole de ton âme musicale émotionnelle, qu'Alzheimer n'aura pas su détruire. Ce tableau est associé au *Violoniste à la fenêtre.* Il n'y a de musique que dans un intérieur ouvert.

Je me suis attardé aussi devant le tableau *Le Rêve*, me disant que tu étais cette femme endormie. As-tu encore des rêves ? Je ne le saurai jamais.

J’ai regardé cette exposition avec tes yeux.

J’étais de retour à la maison le samedi 10 mars, à 23 heures. Philippe est venu me chercher à la gare. Il a bien veillé sur toi. Madame Marinette est venue te donner à manger vendredi et samedi soirs, en plus du repas de midi qu’elle te donne régulièrement les vendredis. Elle m’a dit : « J’ai fait cela pour madame Janine. » J’ai été heureux de te retrouver et reprendre avec toi notre *chapelet des jours*.

Une lettre d’A. m’attendait :

Au fur et à mesure que vous réécrivez cette geste de Janine en train de se perdre, cette carte de la défaite, cette carte du tendre à l’envers… au lieu d’aller vers le creuset nuptial, l’être se détache de la connaissance du visage et du nom de l’aimé. Et pourtant, vous demeurez l’aimé : en n’en doutant pas, vous sauvez l’honneur de Janine. Oui, elle est, elle demeure « la femme de Jean ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une aube brodée d’amour

Julie m’a dit aussi qu’il fallait penser aux habits à te mettre, le moment venu. Eh bien, je t’habillerai d’une aube que je ferai confectionner par les sœurs carmélites de Marienthal[1]. J’ai demandé à la sœur couturière de broder sur ton aube, en rouge, ton

Je t’aime, tu sais tout,

parole inaugurale de notre chemin ensemble. Cette aube, brodée d’amour, sera le viatique pour ton passage sur l’autre rive.

Mais pourquoi t’habiller d’une aube blanche ? On habille généralement les morts, par respect pour eux, du plus beau et du plus significatif de leurs habits. Mais, justement, je ne vois pas de plus bel habit pour toi que cette aube, en résonance avec tes « paroles belles » sur le vêtement, ou plutôt le dévêtement, le déshabillement, mot par lequel tu as défini ta maladie :

Qui m’a dépouillée de ce que j’avais ?
Qui m’a dépouillée de mes idées ?
Être dépouillé, c’est comme ôter ses vêtements[2].

Et puis ce cri :

Qui est-ce qui va m’aider ?
Quand est-ce qu’il y en aura un
Qui va se déshabiller

Pour m'habiller, moi ?

Je te relis ce que j'ai écrit le Samedi saint, 19 avril 2003 :

Ma Janine, Camille, notre ami peintre, m'a écrit une belle lettre qu'il conclut ainsi : « Retrouver sa nudité, son innocence, son ignorance, Dieu nous attend là. Ne lâche pas la main de Janine. Même lorsqu'elle ne sera plus là, elle te reliera encore à la sagesse et à l'amour. »

Ta maladie t'a dépouillée de tout et tu m'apparais dans ta nudité, revêtue de Dieu. Je pense à ce que tu m'as dit au début de ta maladie, en juin 1995 :

Je voudrais être nue,
Pas dans le sens malhonnête,
Mais dans le sens de la beauté,
De la pureté.

Tu es d'une innocente beauté. Ne faut-il pas être nu pour être revêtu de Dieu ? Et l'habit de Dieu est pureté, beauté, transparence. Nudité et plénitude. Nue plénitude.

Plus de deux mille adultes vont être baptisés cette nuit en France. Enfant, tu as été baptisée. Je te vois revêtue de ta robe de baptême, baptême qui nous plonge dans la mort du Christ et nous fait ressusciter avec lui. Dans ta nuit, je te vois revêtue de la « Lumière du Christ », comme le chante la liturgie de la vigile pascale[3].

Comme ces lignes prennent un sens nouveau, quand je pense à l'habit dont nous te revêtirons sur ton lit de mort. Ton aube

blanche, rappelant ton aube de baptême, sera un habit de lumière.

Mais en attendant, tu es vivante, et je continuerai à t'habiller de la *lumière à laquelle tu m'as conduit*[4]. Je continuerai à t'habiller de mon regard aimant.

« Ne lâche pas la main de Janine », dit Camille. Mais justement, il me faudra lâcher ta main. Te laisser partir. Te laisser prendre ton envol, revêtue de ton aube brodée d'amour.

---

1. À quatre kilomètres de Weitbruch, où nous habitons.
2. J. WITT, *op. cit.*, p. 152.
3. *Ibid.*, p. 230.
4. *Ibid.*, p. 144.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l’effacerai pas du livre de vie[3].

À partir du don de l’aube blanche, je crois que vous réalisez pour Janine cette autre promesse, faite à l’Église d’Éphèse et qui concerne le manger. Ce manger, ces flans enrichis de ces coulis de fruits rouges que vous donnez encore, s’il se peut, à votre mésange. Vous annoncez ceci :

Au vainqueur je ferai manger de l’arbre de vie placé dans le paradis de Dieu[4].

Vous la laissez aller vers cette intimité nouvelle qui l’attend et la reçoit pour souper : Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu’un entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi[5].

Bouleversante lettre que je lis, que je te lis et relis, à toi à qui je donne encore la becquée. Mais je me prépare, accompagné de nos amis et proches qui nous entourent, à passer la main à Celui qui te donnera des becquées d’éternité.

---

1. Évangile selon saint Luc 2,28-29.
2. Épître aux Colossiens 3,9-10.
3. Livre de l’Apocalypse 3,5.
4. *Ibid*., 2,7.
5. *Ibid*., 3,20.

Le baptême de Juliane

Vendredi 6 juillet 2012.

Dimanche dernier, j'ai assisté au baptême du troisième enfant de nos voisins d'en face de notre maison. La petite fille de 16 mois était vêtue de blanc, blanc comme l'aube dont, l'heure venue, tu seras revêtue.

Le célébrant a demandé aux parents le nom qu'ils avaient donné à l'enfant : Juliane. Après qu'il eut versé l'eau sur son front, la baptisant « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », il a invité les parents, ainsi que les parrain et marraine à signer le registre des baptêmes.

Comme Juliane, tu as été inscrite au registre des baptêmes en l'église saint Nicolas-d'Auvillers-les-Forges, dans les Ardennes, le 28 septembre 1924. Ton nom n'a pas été effacé de ce registre, il ne le sera pas non plus du livre de Vie. Alzheimer ne saura te débaptiser, ni effacer en toi l'image de Dieu au nom de Qui tu as été baptisée.

Le visage écoute

Dimanche 8 juillet 2012.

Beau temps ensoleillé en ce début de juillet. Une belle lumière venant latéralement dans ta chambre inondait ton visage, y projetant quelques ombres. Mais il était plutôt inondé d'une lumière venant du dedans quand j'ai commencé à te parler. Quelque chose *passait* entre toi et moi. Je te photographie alors que tu as encore, comme le mois dernier, les paupières closes. Mais le visage tout entier est *ouvert*, un rien rieur, transfiguré, rayonnant. Tes cheveux argentés un peu en désordre entourent le haut de la tête, que soutient un coussin bleu clair, presque du même bleu que le haut de ton pyjama, avec quelques motifs floraux.

Je vois ton visage de lumière posé sur un ciel bleu. Visage si intérieur et presque triomphant à la fois. Un visage de ciel qui, comme celui du mois dernier, *ne doit rien à ta maladie.*

Vient alors Philippe qui se penche vers toi et te parle gaiement. N'est-il pas comédien de métier ? Avec tes yeux, et ta bouche, ouverts, on a l'impression que tu bois ses paroles. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Je ne sais plus. Mais l'important, encore une fois, ce n'est pas le *dit* mais le *dire.* Ton visage, face à celui de Philippe, est pure écoute. C'est à ce moment-là que je vous photographie. Magnifique image qui dit mieux que n'importe quel discours ce qu'est l'identité relationnelle !

Cette identité-là, après tant d'années de maladie, tu ne l'as pas perdue, en dépit de la perte de ton *identité narrative.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être ma nuit ? Et la tienne ?

Lundi 3 septembre 2012.

Tu vas mieux aujourd'hui. La fièvre a baissé. La nuit dernière, tu as finalement bien dormi, et par conséquent moi aussi. Tu as recommencé à manger. Un yaourt le matin et un peu de jus d'orange ; et dans l'après-midi, une coupe de fromage blanc avec un peu de compote de pommes. Le tout enrichi de quatre mesures de poudre protéinée.

Cet après-midi, j'ai cueilli des pommes, des *rambours d'hiver* aux couleurs violettes, vertes et jaunes. L'arbre planté il y a une quinzaine d'années n'est pas très haut. Beaucoup de pommes, sur des branches qui ploient, sont à portée de main. Je n'ai presque pas besoin de l'échelle. Juste quatre ou cinq barreaux à monter pour attraper les pommes les plus hautes. À quatre-vingt-deux ans il faut être raisonnable. Je le suis depuis quelques années déjà. Que deviendrais-tu si je tombais ?…

Madame Marinette m'a aidé à descendre et à ranger les pommes à la cave. *Avant*, c'est avec toi que je descendais et rangeais les pommes, et tu tenais à ce que ce soit bien fait. C'est beau, des rangées de pommes dans un fruitier. Et quel subtil parfum chaque fois que je descends dans notre cave voûtée !

Bientôt manger s’éteindra

Mardi 4 septembre 2012.

Je repense à ce que A. m’a écrit : « Bientôt manger s’éteindra. Manger rattache au temps. Ne plus manger commence l’ultime détachement. » Aujourd’hui, tu as juste mangé le yaourt du matin. Le soir, j’ai essayé de te donner la même chose qu’hier. Une petite portion de mésange. En vain. J’ai renoncé.

Tes couches étant restées sèches depuis trente-six heures, j’ai craint que tu ne fasses de nouveau un globe urinaire. Mais ce matin, tout est rentré dans l’ordre. Lors de la toilette, Audrey me montre ta couche et me dit :

Monsieur Witt, votre femme a fait pipi !

Je lui réponds :

Pipipi, hourrah !

Et de lui rappeler une anecdote remontant au 25 juillet 1998. Nous sommes au milieu de l’après-midi :

Toi : *Je vais aller faire pipipi.*
Moi : *Tu vas faire pipipi ?*
Toi : *Oui, pipipi hourrah*[1] *!*
…

Ce soir, tu respires paisiblement. Ton visage est détendu. Il a

quand même minci. Ta peau est douce. Comme chaque soir, je te chante :

Bonne nuit ma chérie…

Jeudi 13 septembre 2012.

Depuis trois jours, sans doute grâce aux antibiotiques, la fièvre a disparu. Mais tu ne manges toujours pas plus qu'une mésange. Bien sûr, comme l'a dit A., je t'ai donné ce *laissez-pascal*, ce *laissez-s'envoler*, ce *laissez-d'ascension*. Mon esprit dit oui à ton envolée, mais c'est à mon corps défendant. Je dis oui, non pas à contrecœur, mais à *contrecorps*.

Je sais, ton corps parle. Il faut l'écouter et ne pas essayer de te nourrir artificiellement. Ce serait faire violence à ton désir. Mais mon corps parle aussi dans un corps à corps avec la vie et la mort. Chaque becquée que tu prends, ou pas, c'est comme si je touchais du doigt la vie ou la mort.

Me voici dans le combat que j'ai énoncé ainsi :

Quand on se bat, on peut espérer la victoire.
Quand on accompagne, il faut à l'avance accepter la défaite.
Mais la victoire remportée malgré tout
Est d'un autre ordre.

Je respecterai donc ton désir et ne m'acharnerai pas à te nourrir contre ton gré. La victoire *malgré tout* n'est-ce pas mon acquiescement à ton envol ? Mais je continuerai à te proposer mes *becquées-baisers*. C'est à toi, à travers ton corps parlant, de me dire d'arrêter.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Dis-le nous…
– Aimer Jean.
– C’est merveilleux !

Magnifique déclaration d’amour. Je te donne un baiser. Tu es ravie.

Le soir de ce même jour, je t’écris :

Donc ce que tu feras « plus tard », c’est « aimer Jean ». Mais « plus tard », c’est aujourd’hui. Il faut donc que je considère ton existence, si dépouillée soit-elle, comme un acte d’amour[2].

Eh bien aujourd’hui, dans ton état de totale dépendance, plus dépouillée que jamais après dix-huit années de maladie, je dis qu’il est vrai que tu m’aimes, même si c’est à ton insu. Ne m’as-tu pas dit une fois :

Je ne sais pas ce que je donne.

Je fais tout, c’est vrai. Et toi, ne ferais-tu rien ? Tu ne fais rien qu’aimer. Ton existence même est un acte d’amour. La preuve, s’il faut donner une preuve à l’amour, c’est que tu m’as transformé et me transformes encore.

---

1. J. WITT, *op. cit.*, p. 126.
2. *Ibid.*, p. 120.

Pressentiment

Dimanche 25 novembre 2012.
Ma mésange bien-aimée, serais-tu sur le point de t'envoler ?

Voici le quatrième jour que tu n'as rien mangé du tout. J'ai essayé, essayé une dernière fois, rien qu'avec une becquée qui tenait dans une cuiller à café, pour être sûr d'avoir bien compris. C'était bien ça. Je n'ai plus insisté. Tu restais juste encore suspendue à la perfusion pour l'hydratation.

Vendredi, j'étais à la messe dans la petite chapelle attenante à l'église. Les paroles de la consécration, que je connais pourtant, m'ont particulièrement frappé :

Au moment d'être livré et d'entrer librement dans sa passion, il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et mangez-en tous. Ceci est mon corps livré pour vous. »

J'ai compris qu'il me fallait, avec toi, « entrer librement dans la passion » du Christ. Je dis « avec toi », bien que, de nous deux, je sois le seul à en avoir conscience. C'est moi qui vis ta mort, mort que tu as vécue à travers le *dépouillement* de ta maladie.

« Prends et mange, ceci est mon corps livré pour toi »… Mais tu ne peux plus rien manger, ton corps le refusant. Je songe encore à ces paroles de Gabriel Ringlet : « Tout au long de sa passion, une femme fut transfigurée devant moi. Je n'avais

pas imaginé qu'un jour je déposerais sur ma patène une hostie aussi brûlante[1]. »

Je pressens que l'heure est toute proche où je passerai la main à Celui qui te donnera le pain de vie.

Le soir de ce vendredi 23 novembre, pendant que je prenais mon dîner à côté de toi, j'entends sur France-Musique l'extrait *In Paradisum* de la *Messe de Requiem* de Fauré. Nous l'avons programmé comme pause musicale à l'église, lors de la lecture de *L'Ultime Accompagnement.*

La passion et le paradis… Oui, Jésus a dit au bon larron crucifié à côté de lui :

En vérité, je te le dis, dès aujourd'hui tu seras avec moi au paradis[2].

Ce même vendredi, j'ai commencé à nourrir les mésanges. Elles me consolent de l'impossibilité à te donner la becquée. Comme est rapide et sûr leur vol ! Elles m'annoncent ton envol *au paradis.* Quand tu seras partie, les mésanges me parleront de toi…

---

1. G. RINGLET, *Ceci est ton corps / Journal d'un dénuement*, Albin Michel, 2008, p. 22.

2. Évangile selon saint Luc 22,43.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vous ne savez pas où il est ?
C'est un homme merveilleux !
Je ferai toute la ville pour le retrouver[3].

En résonance avec les paroles de la bien-aimée du Cantique des cantiques :

Je me lèverai donc et parcourrai la ville.
Dans les rues et sur les places
Je chercherai celui que mon cœur aime.
…
Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé[4].

« Où est Jean ? » a demandé Janine. Et aujourd'hui, c'est moi qui demande : « Où est Janine ? » Oui, où est-elle maintenant ? Dans quelles rues du village, sur quelles places la chercherais-je maintenant ?

Paroles d'une exilée d'elle-même :

Je ne peux pas aimer quelque chose
Puisque je ne suis pas dans mon pays.

J'en ai fait le commentaire suivant :

Dépaysée mentalement, Janine m'a dépaysé spirituellement. Par sa maladie, elle me quitte. Mais elle m'invite à me quitter moi-même, faisant de moi un Alzheimer spirituel.

Elle m'a fait entendre la parole que Dieu a adressée à Abraham : *Quitte ton pays, ta parenté, et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai* (Genèse 12,1).

La lecture de *L'Ultime Accompagnement* s'est achevée par ce poème :

Rattrapée par les bras de Dieu
N’est-ce pas là
Ma mésange envolée
Que désormais nous devons te chercher ?

N’est-ce pas là
Ma mésange si longtemps nourrie
Que désormais dans « la maison du Père »
Tu m’invites à déjeuner ?

N’est-ce pas là
Guetteuse bien-aimée
Que désormais tu m’attends ?
Comme tu m’attendais
Au salon de coiffure du village
Où je te laissais, le temps qu’il fallait.

Le premier août 1997
Derrière la porte vitrée
Tu avais guetté…
Et à mon arrivée :
« Ah, te voilà !
Je t’attendais avec joie.
Je te donne un baiser d’attente[5]. »

Ton visage était radieux.

Un nouveau baiser m’attend…
Le baiser de mon ange et
Je l’espère
Le baiser de Dieu.

Le frère Jacques-François Vergonjeanne, dominicain, après avoir lu l'évangile où Jésus parle de la *maison de Dieu*[6], a prononcé l'homélie suivante, introduite par le proverbe portugais :

Dieu écrit droit avec des lignes courbes…

Nous étions vingt-trois. Vingt-trois jeunes hommes à faire notre noviciat dominicain en 1951-1952 au couvent Saint-Jacques à Paris. Douze sont restés dans l'ordre dominicain. Les onze autres ont bifurqué sur des chemins différents. Jean Witt, frère Jean-Luc à ce moment-là, fait partie de ces onze. La plupart de ces onze-là, sont restés marqués par l'esprit de la fraternité dominicaine. Ils sont restés dominicains pour une part d'eux-mêmes. Je peux en témoigner.

J'ai renoué des liens avec Jean Witt lorsque je suis arrivé au couvent de Strasbourg en 1989. J'ai redécouvert Jean sur son nouveau parcours. Dans les heures déboussolantes de mai 68, il avait fait la rencontre de Janine au « Moulin de Champagne », près de Saverne, la maison de vacances familiales qu'elle animait, et l'itinéraire de Jean a bifurqué une première fois.

Et puis, le chemin de Janine et de Jean, devenu commun, a croisé la piste d'un être énigmatique : la maladie d'Alzheimer. Beaucoup redoutent de faire une telle rencontre. Rencontre inopportune qui a brouillé l'identité de Janine. L'étonnant, le miraculeux, c'est que cette maladie a fait bifurquer Jean une seconde fois. Elle lui a fait retrouver, d'une certaine manière, son itinéraire dominicain, selon son témoignage[7].

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une route dans le désert…

Mardi 18 décembre 2012.

Tu me manques ! Mais ce manque, qui est ta manière de manifester ta présence, me console. Il suffit que je fasse silence pour que je t'entende me parler au cœur.

Je transforme le vide que tu as laissé en un désert au sens biblique du mot :

Ainsi qu'il est écrit dans le prophète Isaïe :

« Voici que j'envoie mon messager en avant de toi
Pour préparer ta route.
Une voix crie : Dans le désert
Préparez le chemin du Seigneur,
Aplanissez ses sentiers »[1].

Il y a bien longtemps que par ta maladie – dont à présent tu es délivrée – tu m'as conduit au désert. Ensemble nous y avons tracé une route. Le *messager*, c'est l'*ange*, c'est toi.

Ange qui désormais guide mes pas dans le désert.

---

1. Évangile selon saint Marc 1,2-3.

Et le Verbe s’est fait Alzheimer

Mardi 25 décembre 2012.

Mon premier Noël sans toi. Non, pas sans toi… Mais aussi mon premier Noël, depuis dix-huit ans, sans Alzheimer. Tu n’es plus *enfant* – *infans* – incapable de parole, emmaillotée et couchée dans la crèche de ta maladie, image de cet autre Enfant-*Infans*, couché et emmailloté dans la crèche de Bethléem.

Aujourd’hui, tu contemples le Verbe fait Alzheimer, nouveau-né, incapable de parole. Te voilà ange musicien chantant le Gloria !

Aujourd’hui, je ne peux plus te toucher, mais je peux continuer à te regarder, te contempler, te voir « dans la lumière à laquelle tu m’as conduit[1] ». Mais, comme Marie, qui « conservait avec soin tous ces souvenirs (de la naissance de Jésus) et les méditait dans son cœur[2] », je conserve avec soin tes paroles recueillies dans mon journal. Continuant à te lire et à t’écrire, je continue en quelque sorte à prendre soin de toi, à te *toucher*, à te *garder*.

Mais n’est-ce pas plutôt toi, *mésange* devenue *ange*, qui à présent me garde ?

---

1. *Ibid*., p. 144.

2. Évangile selon saint Luc 2,19.

Un mois que tu t’es envolée

Mercredi 26 décembre 2012.

Un mois que tu t’es envolée… Mais tes paroles ne se sont pas envolées. Je les ai gardées, les méditant dans mon cœur.

À l’issue de la première consultation mémoire à l’Hôpital civil de Strasbourg, le 6 octobre 1994, tu m’as dit :

Maintenant tu mets un point et tu écris « Fin »[1].

Tu faisais allusion à notre journal à deux voix qui remplissaient alors, depuis deux ans, nos *matinées d’écriture*. Mais si ta maladie a effectivement mis fin à quelque chose, autre chose a commencé, selon tes propres mots, le 5 octobre 1995, à la sortie d’une pâtisserie :

Je voudrais qu’aujourd’hui quelque chose commence pour nous[2].

Lues à la lumière de ta mort, tes paroles prennent un sens nouveau. Oui, je pourrais mettre un point et écrire « fin » : fin de ta vie. Fin de mon écriture. Mais non. Depuis que, le 26 novembre dernier, « ton pouls a cessé de battre », quelque chose a commencé pour nous. L’expérience étant nouvelle, je ne sais comment nommer ce *quelque chose*. Si ton pouls a cessé de battre, ma main n’a pas cessé d’écrire.

Alzheimer est arrivé :

Il ne nous a pas séparés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

photographie : ta main droite semble prendre le pouls au poignet gauche, comme si tu voulais me signifier à l'avance comment ta mort me serait annoncée. L'index de ta main gauche pointée vers le haut semble désigner le ciel.

Anne Mounic, à qui j'ai récemment envoyé cette photographie, m'a écrit :

Oui, entre Janine et cette statue[3] *existe comme une attitude commune, comme une sorte de profondeur muette mais musicalement expressive, comme si toutes deux, à l'écoute d'un chant enfoui dans la mémoire, nous le chantaient en silence…*

---

1. Notre ami peintre.
2. Au musée des Unterlinden à Colmar.
3. Qui fait 70 cm de haut.

Tu as changé mon deuil en une danse

30 mars 3013, Samedi saint.

J'ai célébré la vigile pascale chez les sœurs carmélites à Marienthal[1]. Elles m'avaient demandé de lire la quatrième lecture, tirée du chapitre 54 du prophète Isaïe :

Car ton époux, ce sera ton Créateur (…).
Les montagnes peuvent s'en aller
Et les collines s'ébranler,
Mais mon amour pour toi ne s'en ira pas
Et mon alliance de paix avec toi
Ne sera pas ébranlée.

Oui, *les collines peuvent s'ébranler*, comme nous avons été ébranlés par Alzheimer, mais notre amour ne s'en est pas allé, notre alliance n'aura pas été ébranlée.

Et comme j'ai aimé chanter le psaume 30 qui a suivi la lecture d'Isaïe :

Tu as changé mon deuil en une danse,
Mes habits funèbres en parure de joie !

---

1. À quatre kilomètres de chez nous.

Ne me retiens pas…

31 mars 2013, dimanche de Pâques.

L'évangile de ce dimanche relate l'apparition de Jésus à Marie Madeleine le matin de Pâques[1]. Il est toujours vrai que je ne peux voir autrement Marie Madeleine qu'à travers tes yeux empêchés de me reconnaître, me prenant pour le *jeune homme qui a travaillé dans le jardin*, telle Marie Madeleine qui a pris Jésus pour le jardinier[2]. Et Jésus aura à son égard la même démarche empathique que celle qu'il a eue à l'égard des disciples d'Emmaüs pour se faire reconnaître. Seulement, pour Marie Madeleine, il n'avait pas besoin de faire un long développement sur les Écritures, il a suffi qu'il l'appelle par son nom : *Miriam !* pour qu'elle le reconnaisse… et veuille se jeter à ses pieds pour les embrasser.

Mais Jésus lui dit :

Ne me retiens pas ainsi[3]*, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver les frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.*

Ne me retiens pas… Je suis comme Marie Madeleine, qui a dû laisser partir celui qu'elle aimait, lui donner *le permis de s'envoler, le permis d'ascension.* C'est cela qui me frappe aujourd'hui. Je ne peux te voir autrement qu'à travers les yeux de Marie Madeleine.

Tu es *montée vers le Père*, et je marche encore sur terre… Au début du carême, A. m'a écrit :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. *Ibid*., p. 87-88.

2. Livre de l'Apocalypse 3,5.

3. G. de NYSSE, *La Vie de Moïse*, éditions du Cerf, 1968, p. 211.

4. *Ibid*., p. 211-212.

5. Une moniale, *op. cit*., p. 53.

6. *Ibid*., p. 72.

De ton obscurité vient la lumière

Jeudi 2 mai 2013.

Dès les premiers jours de ta maladie, j'ai été confronté à *quelque chose noir.* Le 1er décembre 1994, j'ai écrit :

Je cherche ton regard, mais il est absent, plongé dans je ne sais quel abîme[1]*. Ne me reconnaissant pas, tu m'as caché ta face*[2].

Et dans ma méditation sur Pâques, en avril 2003 :

Plus tu t'éloignes et moins je te vois. Mais moins je te vois, plus je te contemple. Je te contemple dans la nuit de la foi et te « vois » comme Dieu te voit. Je ne t'ai jamais aussi bien vue que depuis que tu m'es cachée. Je te vois dans ton mystère ineffable.

Ta nuit est devenue ma lumière[3].

J'ai appris, pendant dix-huit ans, à te voir dans le noir d'Alzheimer. Pourquoi n'arriverais-je pas à te *voir* dans le noir de la mort ?

Comme me l'a écrit sœur Marie-Odile, « tu tiens tes yeux pleins de gloire sur mes yeux pleins de larmes ». Mais tes yeux *pleins de gloire* sont pour moi si éblouissants qu'ils paraissent noirs. Si je ne peux *voir* ton visage de gloire, je peux en voir son reflet sans en être ébloui. Et ce reflet, comme par anticipation, est dans ton visage de douce lumière, « merveille de paix et de sérénité », que tu m'as donné à voir début juin 2012, six mois à

peine avant ta mort. La photographie que j’en ai faite est ton icône.

Mais tes yeux *pleins de gloire* ne se reflètent-ils pas déjà dans ton sourire, quand, à travers les barreaux, tu me tends ton *bouquet de fiancée* ?

Comme alors ton sourire a traversé les barreaux (et comment des barreaux arrêteraient-ils un sourire ?), il traverse aujourd’hui les *fentes de l’éternité.*

---

1. J. WITT, *op. cit.*, p. 13.
2. *Ibid*., p. 118.
3. *Ibid*., p. 231.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bientôt manger s’éteindra

Escarre…

Anges gardiens

Ces barreaux qui blessent

Un antalgique puissant

Dix-huit ans que je t’écris

Calmer la douleur

La becquée divine

Aimer Jean

Pressentiment

La mésange s’est envolée…

Si l’un des tiens perd l’être cher…

Quand ça sonnera pour moi…

La célébration des funérailles de Janine

III
Toi ciel moi terre

Je regarde le canapé

Des flocons d’être

Je reviendrai te voir

Le nid de la mésange

Visage de présence et visage d’absence

Une route dans le désert…

Et le Verbe s’est fait Alzheimer

Un mois que tu t’es envolée

Passe une bonne soirée

Visites au cimetière

Lettre d’une amie inconnue

Des becquées d’éternité

Plus belle qu’avant

L’amour, une faculté d’absence

Janine et la Vierge à l’enfant

Tu as changé mon deuil en une danse

Ne me retiens pas…

Dans le cœur de l’écrivant

Par les fentes de l’éternité

L’écriture, échelle de Jacob

Le poirier en fleur

Quelque chose noir

Ton nom ne se supprime pas, mais il est sans description

De ton obscurité vient la lumière

Lettres pour mon anniversaire

Toussaint

Le Dieu des vivants

Prête l’oreille de ton cœur

L’espace du *Noli me tangere*

L’ultime accompagnement de Janine

Commencement

Remerciements

Achevé d’imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d’imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXX 2015

Imprimé en France